

M. Noix¹ raconte ainsi qu'il suit les efforts de M^{me} Miramon et des défenseurs des prisonniers :

“ Dans la nuit du mardi au mercredi la femme de Miramon arriva accompagnée d'une vingtaine de dames. Elle demanda aux avocats : Reste-t-il quelque espérance de sauver la vie de Miguel? La réponse fut : “ Il n'en reste aucune. Elle suppliait à genoux. Ses paroles étaient vagues, incohérentes, pleines d'angoisses. Elle demandait l'exil éternel, mais elle voulait la vie sauve pour son mari. MM. Riva Palacio et de la Torre allèrent trouver le président et le supplièrent de recevoir M^{me} Miramon. Juarez répondit : Evitez moi cette entrevue pénible, qui ne me servirait qu'à faire connaître à cette femme mon irrévocable décision. „

“ M. Martinez de la Torre ne pouvant se contenir prit la main du président, et d'une voix étouffée, il lui dit :

“ M. le Président, plus de sang; qu'il n'y ait pas un abîme entre les défenseurs de la république et les vaincus! Que la paix dont nous avons un besoin impérieux soit la conséquence du pardon. Ce n'est pas le défenseur de Maximilien qui vous parle. Je considère déjà ce prince dans la tombe, avec Mejia et Miramon. Je suis un des hommes qui aiment leur patrie avec délire. C'est l'amour de la patrie qui m'inspire cette supplique que je vous adresse. Que l'avenir du Mexique ne soit pas assombri par le sang de ses fils, que ceux qui ont été égarés ne payent pas leur égarement de leur vie, car le deuil des familles serait pour les vainqueurs le noir reproche que pourrait leur adresser la liberté triomphante! „

Juarez répondit alors :

“ En accomplissant votre mandat de défenseur vous avez dû souffrir cruellement de l'inflexibilité du gouvernement. On n'en peut comprendre aujourd'hui la nécessité pas plus que la justice qui la dicte. Le temps se chargera de ce soin. La loi

¹ *Intervention française*, p. 355 et 356.

et la sentence sont en ce moment inexorables, parcequ'ainsi l'exige le salut public. „

En analysant les accusations portées contre Miramon nous avons mis en relief les singulières allégations du procureur de la République pour essayer de justifier la condamnation des prisonniers; nous croyons avoir démontré qu'en toute justice un magistrat intègre n'aurait pu porter un jugement semblable.

Restait la raison d'État, c'est-à-dire la convenance pour le parti libéral de supprimer les hommes qui plus tard auraient pu relever le drapeau qu'ils avaient si vaillamment défendu.

Mais ceux qui, inflexibles, faisaient valoir la raison d'État étaient juges et partie dans leur propre cause; c'étaient ces vainqueurs de la veille qui subissaient encore les passions nées d'une longue lutte où ils avaient subi maints revers.

Miramon, qui, en sa qualité de soldat, dédaignait les subtilités du droit, ne se fit jamais d'illusions sur son sort, et il ne crut ni à la clémence de ses ennemis, ni à l'efficacité des moyens mis en œuvre pour sauver sa vie.

Dès le jour où il tomba prisonnier, il jugea que sa mort était certaine, il envisagea cette éventualité avec l'indomptable courage qui ne l'abandonna jamais et il se prépara à subir son sort.

Il écrivit son journal du siège de Queretaro et une longue lettre à son jeune fils où il lui transmet en termes concis ses derniers conseils, et où il le détourne de toute idée de vengeance et l'engage à ne pas suivre la carrière militaire, sauf à se sacrifier pour sa patrie si le sort l'exigeait.

Miramon n'avait point de fortune; il laissait à ses amis une petite bibliothèque dont il partagea les livres, signalant et transcrivant les titres des ouvrages qui devaient être donnés à chacun d'eux. Il laissait ses deux chevaux à son avocat Moreno pour le payer de ses honoraires et une somme de 800 piastres qu'il légua à sa femme et à ses enfants.

L'homme qui mourait ainsi avait été Président de la Ré-

publique; il avait eu entre ses mains des sommes considérables comme chef d'armée; il avait signé l'emprunt Jecker, et sa fortune était celle que pouvait laisser un simple capitaine. Le général qui s'était distingué dès son jeune âge par sa bravoure et ses talents militaires avait la probité du soldat; comme Osollo, il n'avait pas songé à l'argent.

Miramón écrivait alors les lettres suivantes :

“ Capuchinas, 18 juin 1867

“ Ma Concha adorée,

“ Lorsque tu m'as quitté, je me suis couché et j'ai dormi.

“ Hier j'ai passé la matinée comme d'habitude, mais à l'heure du déjeuner, j'ai été envahi d'une tristesse qui ne m'a plus quitté.

“ C'est le résultat de ton absence. Mais comment aurai-je pu te retenir auprès de moi pour t'infliger une seconde fois le martyre? C'était impossible. C'eût été une cruauté pire que celle de nos ennemis. Je pensais aussi, que toi et Jaugregui vous obtiendriez quelque chose en notre faveur. Mais Magnus et Bach viennent d'arriver et nous ôtent tout espoir de salut. Ils m'ont dit t'avoir rencontrée hier en poste peu avant la Quemada et qu'à l'heure qu'il est tu devrais être à San Luis. Dieu veuille que tu arrives sans accident et que tu ne tombes pas malade, car après ma mort ce serait le dernier malheur qui puisse t'arriver.

“ J'ai écrit plusieurs lettres qu'Alberto te remettra. Je laisse également quelques souvenirs à des parents et amis et je te prie de les leur faire remettre.

“ Aie la bonté de régler les honoraires de mes défenseurs, surtout ceux de l'avocat Moreno. Il ne vit que de sa profession et se trouve un peu gêné.

“ Je n'ai plus rien à te dire : tu sais tout. Soigne-toi beaucoup; soigne les enfants. Tâche de garder *Mademoiselle*¹ au-

¹ L'institutrice des enfants.

près de toi ainsi que tu le désirais : je lui ai déjà écrit. Ne cesse pas de prier pour le repos de mon âme.

“ Ordoñez a une tresse des cheveux de ma mère. Qu'il te la remette et fais en sorte qu'elle soit conservée avec respect ou fais-la enterrer avec celui de la famille qui succombera le premier.

“ Ce soir et demain j'ajouterai quelques lignes avant de te faire mon dernier adieu.

“ Il est huit heures du soir. Toutes les portes sont fermées, excepté celles du ciel. Je suis résigné et ce n'est qu'à cause de toi que je regrette de quitter ce monde.

“ L'exécution devait avoir lieu à 10 h.; on a décidé qu'elle soit à 6 h. 1/2, par conséquent je ne pourrai disposer d'une minute pour te dire adieu.

“ Sois résignée; soigne-toi pour l'éducation et l'avenir des enfants; et pour ôter à Miguel toute idée de vengeance.

“ Pense quelquefois à celui qui t'a tant fait souffrir, mais qui t'a beaucoup aimé.

“ Mille souvenirs aux soeurs et à tous les parents et toi reçois le dernier adieu de ton

“ MIGUEL „

“ Ma Concha adorée,

“ Je viens de recevoir Dieu et je suis plein de confiance dans sa miséricorde.

“ Je t'ai béni ainsi que mes enfants; ma dernière pensée sur la terre sera pour toi et si Dieu le permet je prierai dans le ciel pour vous. Je t'en prie, résigne-toi et pardonne à ceux qui te causent un si grand malheur.

“ Fais prier pour le repos de mon âme et veille pour nos chers enfants.

“ Ton époux

“ MIGUEL

“ En partant pour l'échafaud. „

Il adressait les lignes suivantes à son défenseur Jauregui:

“ Capuchinas, 16 juin 1867.

“ Cher avocat et ami,

“ Je vous suis reconnaissant pour toute la peine que vous vous êtes donné pour me sauver. Ne pouvant pas vous remercier de vive voix, je le fais avec ces lignes.

“ Je vous prie de défendre mon honneur comme vous l'avez fait jusqu'à présent. Je n'ai pas été traître: si cela eût été, la domination étrangère durerait encore, parceque mon épée l'aurait soutenue; mais j'ai trop aimé ma patrie pour souffrir chez elle le joug de l'étranger.

“ Quant aux événements de Tacubaya vous verrez peut-être un ordre de moi de fusiller les chefs et officiers, mais en aucune façon les médecins et encore moins les civils.

“ Je fais cette déclaration en ce moment, prêt à comparaître devant Dieu.

“ Adieu, cher avocat, je vous prie de nouveau de défendre mon nom et avec mes remerciements croyez-moi votre ami bien dévoué

“ MIGUEL MIRAMON. ”

Maximilien, persuadé enfin qu'il n'y avait plus d'espoir, écrivit plusieurs lettres à ses plus proches parents et à ses amis et il confia à M^{me} de Miramon ses dernières recommandations pour sa mère, l'archiduchesse Sophie.

Il n'oublia pas sa patrie adoptive et il adressa à Juarez la lettre suivante:

“ A monsieur Benito Juarez.

“ Près de mourir pour avoir voulu tenter si par de nouvelles institutions politiques je pouvais mettre fin à la sanglante guerre civile qui ruine depuis bien des années cet infortuné pays, je ferais avec bonheur le sacrifice de ma vie,

si ce sacrifice pouvait contribuer à la paix et à la prospérité de ma nouvelle patrie.

“ Intimement convaincu que rien de solide ne peut se fonder sur un sol arrosé de sang et agité par des secousses violentes, je vous conjure de la façon la plus solennelle et avec une sincérité que m'inspirent les derniers moments qui me restent à vivre, de ne pas faire couler d'autre sang que le mien. Je vous conjure aussi d'employer cette persévérance que j'ai su reconnaître et louer au milieu de la prospérité, et avec laquelle vous avez défendu une cause qui triomphe aujourd'hui, à la tâche noble de réconcilier les esprits afin de pouvoir fonder d'une manière stable et durable la paix et la tranquillité dans ce malheureux pays.

Signé: “ MAXIMILIEN. ”

Et d'autre part les deux lettres suivantes en faveur de M^{me} de Miramon:

“ Queretaro, le 31 mai 1867

“ Ne pouvant prévoir les événements dans la situation où je me trouve, je remets cette lettre pour faire savoir que dans le cas où nous souffrions la mort, le général de Miramon et moi, mon désir est que ma femme, l'Impératrice Charlotte, se charge de Madame de Miramon et de ses jeunes enfants. Je veux ainsi donner au général une preuve de ma reconnaissance pour sa fidélité durant le temps qu'il a passé auprès de moi et de l'amitié sincère que je lui porte.

Signé: “ MAXIMILIEN. ”

“ Si la triste nouvelle de la mort de ma femme venait à se confirmer, je prie mes parents de remplir la recommandation que je fais dans cette lettre.

“ Le 15 juin 1867

Signé: “ MAXIMILIEN ”

Le général premier aide-de-camp et chef de la maison impériale:

Signé: “ PRINCE DE SALM SALM. ”

L'aide-de-camp du général Miramon:

Signé: “ MAXIMO GORDWITZ, chef d'escadron. ”

A S. E. le ministre d'Autriche à Mexico
M. le Baron de Lago,

“ Mon cher Baron,

“ J'en ai fini avec ce monde ; mes désirs se rapportent seulement à mes restes mortels, qui bientôt seront délivrés des souffrances, et à ceux qui me survivent.

“ Mon médecin le docteur Basch fera transporter mon corps à Vera-Cruz.

“ Il ne sera accompagné que par mes domestiques, Gull et Tudos.

“ J'ai ordonné qu'il soit transporté à Vera-Cruz sans pompe et sans démonstrations solennelles. On ne fera aucune cérémonie extraordinaire sur le navire qui doit le transporter en Europe.

“ J'ai attendu la mort avec calme ; je veux jouir de la même paix dans le cercueil. Tâchez, mon cher baron, que le docteur Basch et les deux domestiques chargés de veiller sur mon corps soient embarqués pour l'Europe dans un des deux navires de guerre qui doivent me transporter. Je désire qu'on m'enterre là-bas près de ma pauvre femme. Si la nouvelle de sa mort était inexacte, qu'on dépose mon corps n'importe où jusqu'à ce que l'Impératrice soit réunie à moi par la mort.

“ Ayez la bonté de transmettre les ordres nécessaires au capitaine de vaisseau Groeller.

“ Ayez aussi la bonté de faire en sorte que Madame de Miramon, veuve de mon fidèle compagnon d'armes, puisse s'embarquer pour l'Europe à bord d'un des deux navires de guerre. Je compte d'autant plus sur l'accomplissement de cette volonté, que j'ai chargé Madame de Miramon de se rendre auprès de ma mère à Vienne.

“ Je vous remercie de tout coeur pour le dérangement que je vous cause et je suis toujours bien à vous

Signé “ MAXIMILIEN. ”

“ Queretaro, de la prison des Capuchinas, le 17 juin 1867.

Mejia toujours souffrant léguait à sa jeune femme et à son fils une maison de *adobes* (briques en terre) dans le village de S. Pedro Toliman, situé dans la *sierra*, et un troupeau de 18 vaches.

C'est dans ces conditions que les prisonniers de Capuchinas se préparaient à la mort, lorsqu'un général républicain se présenta dans la cellule de Miramon :

“ Vous ne me connaissez pas, lui dit-il, je suis républicain et votre ennemi politique, j'ai admiré les prodiges que vous avez fait dans la défense de votre cause et je crois qu'un homme de votre valeur peut encore rendre de grands services à notre pays. Je viens vous donner la liberté ; je prends votre place et vous sortez avec mon costume. ”

Il n'y avait pas à mettre en doute la sincérité du général républicain ; sa loyauté était bien connue et il parlait en homme convaincu.

Miramon lui demanda s'il pouvait sauver Maximilien et Mejia, et sur la réponse négative du général républicain Miramon refusa d'abandonner ses compagnons d'infortune.

La veille de l'exécution, le colonel Palacios chargé de la surveillance des prisonniers, dont il avait su gagner les bonnes grâces, entra dans la cellule de Miramon qui lui dit :

— Enfin, colonel, quel sera le lieu de l'exécution ?

— Je l'ignore, général.

— Je crois qu'on a choisi le Cerro de Las Campanas.

— Je le crois aussi, balbutia le colonel.

— Et bien, tant mieux, c'est une situation dominante.

Miramon veilla jusqu'à minuit, heure à laquelle il reçut un télégramme de M^{me} de Miramon lui disant : “ Tout espoir est perdu, adieu, jusqu'au ciel. ”

Il froissa légèrement le télégramme entre ses doigts et s'adressant au frère de M^{me} de Miramon qui lui avait apporté cette missive : “ Je ne regrette la vie qu'à cause d'elle, va-t-en et sois demain au *Cerro* avec les autres parents qui m'ont promis d'as-

sister à l'exécution et apporte une couverture pour dérober mon corps à la curiosité publique.

Il dormit trois heures, prit du chocolat, s'habilla avec le plus grand soin et à six heures du matin il était prêt à marcher accompagné d'un prêtre, M. Ladron de Guevara.¹

En sortant dans le corridor il trouva Maximilien qui faisait ses adieux au licencié Eulalio Ortega.

Le soleil se levait et les vives clartés du ciel éclatant des hauts plateaux, resplendissaient dans la vallée de Queretaro. De joyeux rayons de lumière pénétraient dans la cour étroite du couvent.

« Quelle belle journée, Don Eulalio ! dit Maximilien, c'est ainsi que je l'aurais choisie pour le jour de ma mort. »

Une sonnerie de clairon se fit entendre et Maximilien, qui ne savait l'interpréter, demanda à Miramon :

— Miguel, est-ce pour l'exécution ?

— Je ne saurais vous renseigner, Sire, c'est la première fois qu'on me fusille.

Cette réponse fit sourire Maximilien.

¹ Madame,

Le général de Miramon, toujours grand, ne parlait en ces moments que de choses grandes.

Il était d'une parfaite tranquillité d'esprit, sans se laisser abattre ni effrayer par la mort, qu'il attendait en y préparant son âme.

Quelques fois la prudence m'indiquait de lui accorder quelque repos.

Il s'occupait alors d'écrire à sa femme, à ses enfants, à ses frères et à ses amis et c'est avec une main sûre et un visage souriant qu'il traçait les lignes où il leur indiquait la façon dont ils devaient se conduire pour servir la patrie.

Dans une occasion il laissa échapper ces paroles : « Surtout, mon père, je vous recommande qu'ils n'aient jamais l'idée de me venger, qu'ils prient Dieu pour moi et qu'ils servent leur patrie sans intérêt et avec noblesse, rien que pour elle-même. Parfois il s'entretenait avec l'Empereur ou avec d'autres personnes, toujours calme et avec le plus grand sang-froid.

L'Empereur étant entré dans sa chambre : « Croyez-vous, général, lui dit-il, qu'on nous fusillera ? — Sire, répondit-il, n'en doutez pas une minute, mais ras-

L'heure fatale était arrivée ; les condamnés montèrent chacun dans une voiture et traversèrent les rues de Queretaro au milieu d'une foule qui se pressait respectueuse et attendrie sur leur passage.

Les condamnés saluaient et retrouvaient dans la multitude des figures connues ; des mouchoirs s'agitaient.

Ils arrivèrent un peu avant sept heures au *Cerro de las Campanas*, descendirent de voiture, s'acheminèrent à pied au milieu d'un carré de 4,000 hommes jusqu'à mi-côte de la colline, et s'adossèrent à un massif de cactus.

Le général commandant les troupes, Jesus Garcia de Leon, fit lire un ordre du jour condamnant à mort ceux qui tenteraient de s'opposer à l'exécution, et la parole fut donnée aux condamnés.

L'officier commandant le peloton d'exécution s'approcha de

surez-vous, imaginons-nous que nous périssons sur le champ de bataille. » — L'Empereur lui donna une légère tape sur l'épaule en disant : « Comme je vous ai connu tard, général ! »

J'avais repris ma conversation sur les choses éternelles, lorsque tout d'un coup il se leva et me dit avec toute son énergie, en me prenant la main : « Certainement, si l'Empereur m'avait accordé sa confiance, il ne périrait sur l'échafaud, l'empire ne tomberait pas et la patrie aurait un autre avenir, mais Dieu l'a voulu ainsi. Pauvre Empereur ! »

Bien souvent se souvenant de sa femme il murmurait : « Pauvre Concha, qui m'aime tant, je l'ai envoyée à San Luis, convaincu qu'elle n'obtiendra rien, mais il fallait lui éviter ce sanglant spectacle !! »

Il parlait de ses enfants, louait leurs capacités et s'attendrissant sans faiblesse il me montra leurs lettres et une carte géographique faite par l'aîné.

Enfin le jour de l'exécution arriva. Après avoir entendu la messe à cinq heures du matin et communié avec ferveur, nous montâmes dans la voiture qui devait nous conduire au lieu désigné pour l'exécution.

Il ne faiblit pas un instant et quelques minutes avant d'y arriver il me dit : « Mon père, voilà l'échafaud ; l'heure a sonné ; je vous prie de remettre ce portrait et cette montre à ma femme, » et reprenant le Crucifix : « Mon Dieu, je t'offre mon sang pour l'expiation de mes péchés en te demandant le bonheur de ma patrie. »